**Extrait :**

**Philippe Laguerre**

**Manhattan Marilyn**

Éditions Critic

Ouvrage dirigé par Simon Pinel

Éditions Critic 2016 ©

Collection Thriller

Dépôt légal : mai 2016

ISBN : 979-10-90648-56-2

Tous droits réservés pour tous pays

Illustration et maquette de couverture : Éric Marcelin

Éditions – Critic – Librairie

19, rue Hoche 35000 RENNES

site internet : <http://editions.critic.fr>

mail : [editions.critic@gmail.com](mailto:editions.critic@gmail.com)

À mon fils Michael,

à qui je dois la rencontre avec New York et plein de merveilleux moments.

**Avertissement de l’auteur :**

Pour écrire ce roman, je me suis appuyé sur la vie et la mort de Marilyn Monroe, ainsi que sur les différentes thèses de l’assassinat de John et Bob Kennedy. Mais ce livre demeure cependant une œuvre de fiction, pur travail de mon imagination.

**Prologue**

Manhattan, 19 mai 1962.

Marilyn Monroe sortit tranquillement du Carlyle, un des plus grands palaces de New York. Malgré l’heure matinale, le soleil commençait à réchauffer la ville. Elle leva le bras et aussitôt un taxi s’arrêta devant elle.

— 444 57th Street, dit-elle d’une voix douce et chantante.

L’adresse de l’appartement, au treizième étage d’un immeuble, qu’elle occupait lors de ses séjours dans la grosse pomme.

Le chauffeur se retourna et la fixa, incapable d’articuler le traditionnel « hello ». Elle lui sourit et lui redonna l’adresse. Il balbutia un vague acquiescement. Son regard revint vers la rue et il enclencha le compteur d'un geste machinal.

Le taxi s'engagea dans l'avenue pratiquement déserte où circulaient des taxis et une voiture de police qui les doubla, sirène hurlante.

Plusieurs fois, le chauffeur la dévisagea dans le rétroviseur pour se convaincre de la réalité : il conduisait une des plus grandes stars d’Hollywood.

Enfoncée dans le siège, Marylin repensait à la soirée au Madison Square Garden et à son prolongement dans une suite du Carlyle. Dans le premier lieu, elle avait participé à un événement mondain censé rembourser les frais de la campagne qui avait vu John Fitzgerald Kennedy accéder à la présidence des États-Unis d'Amérique. Dans le deuxième, elle avait couché avec lui – tant pis pour Jackie, la première dame du pays ! Elle-même était une femme libre, ayant divorcé d'Arthur Miller plus d'un an auparavant.

Plus tôt, le concert de bienfaisance avait réuni de nombreuses vedettes venues chanter bénévolement ou signer un chèque. Parmi elles, Maria Callas, Ella Fitzgerald, Peggy Lee ou encore Henry Fonda. Après avoir longtemps pesé le pour et le contre, Marylin avait finalement accepté d’y prendre part. Elle, l'ancienne maîtresse de l'homme le plus puissant de la Terre, la femme éconduite, jetée comme un mouchoir et aussitôt remplacée par une autre.

Deux semaines auparavant, les valets de John Kennedy l'avaient littéralement suppliée d’effectuer le déplacement. D'après eux, John tenait à sa venue. Elle était l’une des plus grandes stars d'Amérique, sinon la plus grande, et sa présence à cette soirée constituerait un plus pour le Président. Pire, si elle ne s’y produisait pas, son absence serait remarquée et tout le monde se demanderait si elle n’était pas devenue infréquentable.

Marylin se doutait que son ancien amant avait une autre idée derrière la tête. Elle le connaissait bien : il la désirait toujours. Et c'est précisément cette raison qui l'avait convaincue de se rendre à la cérémonie. Encore, devait-elle persuader la Fox de lui laisser sa soirée.

Elle tournait actuellement Something Got to Give en compagnie de Dean Martin et de Cyd Charisse pour le compte du studio qui menaçait de rompre son contrat si elle quittait encore une fois le tournage. Suite à plusieurs refus, Bob Kennedy avait lui-même téléphoné à Milton S. Gould, le patron de la compagnie, pour qu'il lui donne les deux jours nécessaires au déplacement. La réponse avait été une fin de non-recevoir.

La jeune femme n'était pas étonnée outre mesure : le tournage prenait beaucoup de retard par sa faute. Elle ne sentait pas ce film – le réalisateur, Georges Cukor changeait les dialogues selon son bon vouloir, et elle n’avait accepté qu’à contrecœur de jouer dedans. Voilà pourquoi, lorsqu'elle devait tourner des scènes, elle se faisait parfois porter malade et désertait le plateau.

Elle avait décidé de passer outre le refus. Rien ni personne n'aurait pu l'empêcher d'être présente sur la scène du Madison Square Garden. Ce soir-là, elle serait la reine et tout le monde aurait les yeux rivés sur elle ; surtout John.

Aussi, la veille, elle s’était acquittée de sa participation – sa fierté l'avait même poussée à signer un chèque conséquent, indécent même, plus élevé que ceux des autres participants. Elle avait choisi une robe provocante, composée de milliers de pierres scintillantes, spécialement conçue pour elle par le couturier français Jean-Louis contre douze mille dollars. Une toilette comportant vingt couches de soie qu'elle seule pouvait enfiler, sans rien dessous. Dix-huit personnes y avaient travaillé à plein temps pendant sept jours.

Deux heures avant son entrée en scène, une modéliste la lui avait cousue directement sur la chair nue, comme une seconde peau, mettant en valeur son corps parfait, sur lequel tous les hommes fantasmaient.

Elle avait répété son discours, seule, un hommage pathétique de platitude rédigé par Richard Adler, une star de Broadway. Elle aurait aimé l'écrire elle-même, mais elle avait essuyé un refus. Aussi, devant un miroir, elle s’entraîna à donner à son Happy Birthday le ton le plus chaud, le plus sexuel possible. Elle joua avec toutes les palettes de sa voix. Plus jeune, elle avait pris des cours de chant et, malgré un registre peu étendu, elle savait tirer parti de sa voix en chantant près du micro, en jouant sur l'intimisme et la sensualité.

Telle était sa malédiction : elle était connue comme actrice, elle aurait préféré l'être comme chanteuse.

Dans sa loge, elle avait attendu patiemment. Sa prestation ne durerait qu’une poignée de minutes, suffisamment pour la rendre inoubliable.

Enfin, son tour arriva.

Lorsque Peter Lawford, qui présentait les invités, avait annoncé son nom au micro, elle s’était fait désirer, restant en coulisse. Elle voulait que le Madison Square Garden explose à son arrivée. Amassés sur les gradins, les quinze mille fans du Président avaient patienté dans un silence quasi religieux, comme les millions de téléspectateurs derrière leur écran.

Peter avait raconté une blague avant de hurler une nouvelle fois :

« Mesdames et Messieurs, Marylin Monroe. »

Elle avait bu lentement une coupe de champagne pour se donner contenance. Puis, une cape d'hermine sur ses épaules, elle s'était levée, aidée par deux gardes du corps qui la portèrent jusqu'à la scène.

Soudain des coutures avaient craqué.

Elle dut revenir alors dans la loge où des couturières réparèrent les dégâts en quelques secondes. Elle ne pouvait pas se présenter totalement nue devant l’Amérique puritaine.

L’accroc rapiécé, elle avait repris sa marche, difficile, dans sa robe moulante. Fière, elle s'était avancée en direction des projecteurs. Ce soir, elle entrerait de plain-pied dans la légende.

Enfin, elle était apparue sur la scène au milieu des lumières, plus belle que jamais, sous un tonnerre d'applaudissements. Derrière elle, Peter Lawford avait lancé un jeu de mots qu'elle n'avait pas relevé.

Elle se revit marcher vers le micro, sûre de sa beauté et de son sex-appeal. Elle pouvait sentir les ondes de plaisir des hommes parvenir jusqu'à elle. Tout le monde n'avait d'yeux que pour elle. D'un mouvement délicat, elle avait ôté sa cape, qui était tombée à ses pieds. Aussitôt, l’éclat des projecteurs fit briller la multitude de perles de sa robe, pour lui donner une aura irréelle.

Un silence s'était abattu dans le Madison. Un silence pesant, dont elle avait joui pendant une brève poignée de secondes. Arrivée devant le micro, elle l’avait tapoté du majeur, comme pour savoir s'il fonctionnait bien. Un geste simple, inutile – des techniciens avaient vérifié le matériel tout l'après-midi –, mais dans l'assemblée, tous les spectateurs avaient retenu leur souffle.

Elle avait compris qu'elle tenait l'assistance sous sa coupe. Personne n'osait parler ni même murmurer. Elle possédait sur chaque participant le pouvoir absolu. Mais un seul lui importait : le Prez, comme elle l'avait surnommé dans l’intimité de leur étreinte.

Elle ne le voyait pas, mais elle savait que ses yeux étaient posés sur elle. Lui, John Fitzgerald Kennedy, l'homme que vénérait l'Amérique, l'homme qui dirigeait l’Amérique, l'homme qu'elle aimait toujours et qui l'avait rejetée pour une autre.

Plus rien, ni personne, ne pouvait s'interposer entre eux. Surtout pas sa diablesse de femme qui avait décidé de bouder la cérémonie lorsqu’elle avait appris sa présence. Cette nuit, Marylin se l'était jurée, il serait à elle.

Pour une simple nuit, car elle le savait désormais, elle ne ferait jamais partie de son univers. Son vieux rêve de devenir la première dame était impossible. Elle y avait cru, avant, quand il le lui avait fait miroiter… mais aujourd'hui, la réalité avait repris ses droits.

Elle était une vulgaire actrice ; et lui, le maître du monde libre.

Mais pas ce soir. Ce soir, c'était son soir et elle ne comptait pas laisser passer sa chance. Pour arriver à ses fins, elle n'allait pas réciter le discours imposé par les organisateurs. Non, elle allait souhaiter un « bon anniversaire » au Prez à sa manière.

Elle s'était penchée sur le micro et avait soufflé :

— Ha... ppy Birthhday… toooo youuuuuu.

La phrase classique, mille fois répétée, avait explosé dans l’immense salle. Sa voix, plus sensuelle que jamais, avait empli le Madison Square Garden qui trembla de désir.

Marylin s’était donnée tout entière à son public :

— Ha... ppy Birthhday… toooo youuuuuu.

Elle demeurait toujours l’actrice qui enflammait les hommes, aussi bien au cinéma que dans la vie réelle, elle ne s’en cachait pas. Pourtant, avec ces simples mots, elle tenait sa revanche. Disparu à jamais la petite fille un peu ronde élevée dans un orphelinat, la jeune femme qui avait travaillé à l'usine avant de débarquer à Hollywood et de devenir un symbole à défaut d'une actrice reconnue.

Elle avait bougé lentement les bras et continué sa chanson :

— Everybody sings with me, Happy Birthday.

À cet instant précis, elle avait compris que son pari était gagné. Tous les spectateurs s’étaient levés pour l’applaudir et reprendre en chœur la chanson. Elle était la reine de la soirée et personne ne lui volerait la vedette, pas même le Prez.

Elle connaissait son penchant pour le sexe. Il regretterait amèrement de l'avoir abandonnée. Ce serait leur dernière nuit, mais elle le tiendrait une dernière fois entre ses mains, entre ses jambes, et jamais plus il ne trouverait autant de plaisir dans les bras d'une autre femme.

Ce serait sa vengeance.

— Nous sommes arrivés, Madame.

La voix du chauffeur la tira de ses pensées. Elle ouvrit les yeux et revint dans la réalité.

Marylin regarda le compteur, fouilla dans son sac et sortit un billet de cinquante dollars qu'elle tendit entre les vitres.

— Gardez tout, dit-elle d’une voix suave.

Le chauffeur prit le billet et balbutia un remerciement. Elle quitta le taxi en sentant dans son dos le poids de son regard. Elle connaissait son pouvoir sur les hommes, du simple chauffeur de taxi au président des U.S.A., aucun ne pouvait lui résister.

Marylin ouvrit la porte puis monta dans son appartement. Elle se déshabilla et, fidèle à sa légende, se coucha nue dans le lit, simplement vêtue de son parfum, numéro 5 de Chanel.

Les souvenirs de la soirée lui revinrent aussitôt à l’esprit.

Sa prestation avait duré une poignée de minutes, mais elles resteraient dans toutes les mémoires. Personne n'oublierait son passage, les invités comme les millions de téléspectateurs devant leur télévision. Les autres artistes, après elle, n'avaient pas existé, simples fantômes apportant leur obole au Président.

Dans sa loge, tous étaient venus la complimenter. Elle était demeurée modeste, se contentant de remercier les uns et les autres, leur répondant que tout le mérite en revenait au Président.

Celui-ci, comme elle s’en doutait, l'avait rejointe dans les coulisses sitôt le spectacle terminé, pour la féliciter. Il n'avait pas osé lui demander tout de suite de passer le reste de la nuit avec lui, mais ses yeux trahissaient son désir.

Elle avait attendu sagement, sachant que le moment arriverait : elle le connaissait si bien, il ne pouvait pas lui résister. La soirée s’était poursuivie, il était reparti saluer d'autres invités et Marylin avait bavardé avec plusieurs personnes en buvant du champagne.

Une heure plus tard, il était revenu, accompagné de son frère Bobby.

Le regard des deux frères avait montré la puissance de son pouvoir d'attraction. Tous deux la désiraient. Bobby avait lui aussi été son amant, mais il n'était pas le Prez, juste un simple ministre de la justice.

John l'avait à nouveau complimentée puis l'avait attirée dans un coin de la pièce pour lui murmurer à l'oreille de terminer la soirée ensemble.

Elle avait hésité, pour le principe, prétextant son intention d’accompagner le père de son ex-mari Arthur Miller à son hôtel. Immédiatement, John avait ordonné à deux hommes des services secrets de s'en occuper. Sans lui laisser le temps de se dérober, il l’avait conduite au Carlyle.

Dans la chambre, Marylin avait sorti le grand jeu, sans lésiner sur les moyens. Une légende courait à son propos : son curriculum vitae aurait indiqué qu'elle était douée pour les fellations. Elle n’avait jamais cherché à démentir la rumeur.

Plusieurs fois au cours de la nuit, John lui avait demandé grâce, mais elle n'avait accédé à sa requête qu'au petit matin où il s'était effondré, complètement épuisé.

Là, plus très conscient d'où il était, ni avec qui il se trouvait, il avait lâché la confidence.

Une révélation si surprenante que Marylin l'avait regardé, interloquée, lorsqu’il s’était tu.

Elle avait froncé les sourcils, ne sachant pas si c'était la vérité ou si le Président se vantait – cela lui arrivait de temps en temps. Mais John avait continué à lui parler pendant une demi-heure, comme s'il ne pouvait pas garder cette révélation pour lui seul. Elle n’avait pas osé l’interrompre. Quand il eut terminé son récit, il s'était effondré dans un profond sommeil.

Près de lui, Marylin était soucieuse, cherchant quelle attitude adopter.

Cette nuit, elle avait tenu entre ses mains le président des États-Unis l'obligeant même à ramper devant elle. Elle sourit en repensant à la scène – un sourire qui se transforma vite en grimace quand elle comprit la situation dans laquelle elle venait de se plonger.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il lui confie un tel secret.

Elle attrapa le carnet où elle notait tous ses échanges avec John ou Bobby, non dans l’objectif de garder une trace de leurs discussions, mais pour se renseigner a posteriori sur les différents sujets. Ainsi, elle ne passait pas auprès de ses amants pour une actrice écervelée puisque, lors de l'entrevue suivante, elle pouvait participer à la conversation.

Elle consigna soigneusement la confidence du Président. Et au fur et à mesure qu'elle étalait sur le papier la révélation, la peur s'empara d'elle.

Brusquement, elle se rendit compte que sa simple présence dans cette chambre la mettait en danger. Elle s'habilla en vitesse tandis que son cerveau continuait de réfléchir.

John, lui, dormait comme un bienheureux. Mais cela ne durerait pas.

Quand il se réveillerait, John Fitzgerald Kennedy se souviendrait du plaisir pris ensemble, mais aussi, de lui avoir confié une histoire qu'elle n'aurait jamais dû entendre. Il se maudirait sûrement de son inconscience, d'avoir parlé sur l'oreiller, mais Marylin le connaissait bien : sa carrière passerait avant tout. Il étoufferait rapidement ses scrupules. En une fraction de seconde, il déciderait de se débarrasser d’elle. Après tout, elle était quantité négligeable, une simple actrice qu'il pouvait sacrifier au nom de la nation.

Comme il ne se salissait jamais les mains, il confierait l'affaire à son frère. Marylin imaginait facilement la suite des événements. Robert Kennedy en parlerait au patron du F.B.I., Hoover, qui n'appréciait pas du tout Hollywood et, encore moins, son ex-mari Arthur Miller qu'il considérait comme un communiste.

Hoover agirait sans se poser la moindre question : éliminer un ennemi de l'Amérique, voilà son crédo. John Fitzgerald Kennedy continuerait à diriger le pays et à assouvir sa soif de chair fraîche ; elle croupirait dans le béton d'un immeuble ou au fond de l'océan Pacifique, dévorée par les poissons. Hollywood pleurerait la star quelques jours et une nouvelle fille prendrait sa place.

Elle avait fui la chambre, salué les membres des services secrets qui protégeaient le Président. Ils la regardèrent partir avec des yeux vides de toute expression, insensibles à son charme. Elle avait quitté l’hôtel et hélé un taxi.

Maintenant, dans son lit, elle devait prendre une décision rapide. Après la confidence du Prez, sa vie ne tenait qu'à un fil. Une seconde, elle fut tentée de retourner dans sa ville natale, mais où qu'elle aille, le F.B.I. la retrouverait tôt ou tard. Personne ne découvrirait jamais son corps et on mettrait sa disparition sur le compte de la mafia ou de la drogue. Elle devait prendre Hoover de vitesse avant qu'il n'envoie ses tueurs.

Disparaître devenait la seule solution. Elle possédait de l'argent, assez pour vivre, et des hommes prêts à tout pour elle.

L'idée lui vint soudainement : elle devait mourir pour ne pas mourir. Comme une mort de cinéma.

Son ancienne vie s'achevait en cette journée de mai et une nouvelle, différente, commençait. Elle allait tirer un trait définitif sur sa carrière, sur son passé. Seulement, elle devait réussir son final – le dernier acte qui marquerait sa renaissance.

Comme seul cadeau d’adieu, il lui resterait le secret que lui avait confié John. Un secret qu'elle ne partagerait jamais. Un secret si énorme que, de toute façon, personne ne le croirait.

À cette pensée, elle ne put s'empêcher de sourire. Un sourire crispé.

Puis elle s'endormit.